

## LES DEUX VIES DU SERPENT : NOTE D'INTENTION

---

Je me souviens des paysages et des lieux de mon adolescence comme de décors simples, donnés, évidents. Nous ne les voyions pas, nous ne les pensions pas, ils avaient des avantages, des inconvénients, c'est tout.

Dans l'ennui et la dilette de ces années, nous pouvions rester de longues heures dans les mêmes endroits, cherchant ceux qui nous éloignaient de toute autorité, ceux qui nous permettaient de nous mesurer les uns aux autres, ou ceux qui nous rassemblaient simplement.

Aujourd'hui, je traverse parfois ces endroits où je ne vis plus. Je pars même à leur recherche, pour vérifier la conformité de ces jeunes souvenirs. Ces lieux me révèlent ce que j'ai ignoré d'eux, ce que je n'avais pas vu des villages et des forêts que j'ai traversés, de ceux qui y vivent.

Quelque part entre la Dordogne, les villages des alentours de Beaulieu et les pans de Travassac, un accident, une rupture dans le flux « normal » du temps. En une seconde, suspendue, toute la réalité est remise en cause. Pierre est spectateur de cet instant, où la voiture se soulève et retombe sur l'asphalte.

À cet accident sans conséquence apparente sur la vie de Pierre succède un deuxième accident qui va cette fois transformer le monde de cet adolescent. Une échappatoire s'impose à lui ; pas de fugue, pas de suicide, Pierre fait malgré lui (ou dans une tentative secrète) l'expérience d'une mort théorique. Se savoir porté disparu laisse Pierre hagard, le libère de l'autorité, du regard des autres mais aussi de son propre regard sur le monde. Pierre ne fait jamais l'expérience directe de cette « mort » mais ses échos suffisent à lui faire percevoir sa vie et ses choix différemment.

L'intensification des attitudes, paroles, situations, précipite Pierre dans un rapport plus frontal au monde qui l'entoure.

Quand Pierre veut retourner chez lui, un vieil homme s'interpose. Il semble tout entier contenu dans cette campagne qu'il connaît bien et dont il sait se servir. L'économie de mots, puis la logorrhée soudaine dont il fait preuve quand il s'adresse de façon emphatique au lapin laisse Pierre sans voix mais le détourne définitivement de son chemin. Le texte qu'il dit alors est inspiré du monologue du Centaure à Jason dans « Médée » de P. P. Pasolini, mais il ne se présente pas comme une citation. Est-ce que le vieil homme récite, improvise ou délire ? Est-il en train de s'adresser à Pierre ? Est-il oracle ou sénile ? Rien n'est dit. Le vieil homme existe dans cette nature et hors d'elle, à l'image du corbeau, des épouvantails, des cascadeurs, il se joue de notre vision codifiée de la campagne.

Pierre est un corps en tension. Un corps bousculé, par son père, par sa chute, par Frédo et surtout par Déborah. Se sentant hors d'atteinte, Pierre devient aussi un corps menaçant, armé, dangereux. Il est entre l'enfance et l'âge adulte, ni vraiment fragile, ni vraiment conscient des risques qu'il prend et qu'il provoque.

La rencontre avec Déborah se présente comme un troisième accident. Pierre est agi par les événements et c'est dans cette perte de contrôle qu'il trouve pour la première fois une voie dans le réel. Il fait ses premières vraies rencontres et il n'a pourtant jamais été aussi seul. Quand il invite Déborah à pénétrer dans une maison à l'insu de ses occupants, il se croit invisible, mais c'est Déborah qui lui montre le chemin de la sortie. On ne sait alors plus très bien qui guide l'échappée.

Ils se croisent, puis se heurtent, mais ne savent pas quoi faire de ce choc. Elle semble aspirer à autre chose qu'à ce qu'elle vit, devient une otage volontaire de Pierre mais l'effraie autant qu'elle l'attire.

Pour Pierre c'est aussi une initiation sexuelle. Et tout ce passe comme s'il sabotait consciemment tous les moments où une véritable histoire pourrait naître. Il ne peut accepter l'éventualité d'être décevant.

Deux quêtes de changement se confondent un moment alors qu'elles sont en réalité opposées : elle veut partir pour s'arrêter, il veut s'échapper pour découvrir.

Déborah et Pierre ne partiront pas ensemble.

Face aux autres, Pierre ne peut pas concilier ce qu'il est et ce qu'il voudrait être. Fasciné par Mesrine, il panique dans la maison bourgeoise ; confiant l'arme au poing, il est intimidé par le corps de cette femme. Son échappée prend fin quand il fait l'expérience de ses limites.

Pierre rentre chez lui, après un nouvel accident, une séparation forcée. Mais cette fois Déborah s'arrache à Pierre et lui reste impuissant. C'est dans une dernière collision entre la réalité et les désirs de Pierre que le film s'achève. Le paysage se déroule, transformé sous son regard et le nôtre.